

L'Auberge de la Truche

PROLOGUE

Le voyageur qui se dirige pour la première fois de Montbéliard sur la Suisse, en suivant la petite vallée de l'Allaine, est frappé, presque à chaque pas, par la diversité du paysage qui se déroule à ses yeux. Ici, ce sont de magnifiques plaines, aux champs fertilisés par de nombreux cours d'eau, et agrémentés d'arbres fruitiers ; là, de sombres forêts de hêtres ou de charmes, qui couronnent de pittoresques monticules. Au fond de la vallée, de coquets villages animés par l'industrie et le commerce. A tout instant, d'imposantes usines métallurgiques, surmontées de hautes cheminées en briques rouges. Une fumée épaisse s'en dégage sans interruption, du lundi matin au samedi soir, et monte vers le ciel en se détachant sur le fond clair et azuré de Roche d'Or, ou de la chaîne du Fahy.

C'est au centre de ce charmant vallon, à une lieue environ de la frontière suisse, que se trouve Grandvillars, village de 2 500 âmes, et dont les produits, soit métallurgie soit bonneterie, sont connus dans l'Europe entière.

A deux kilomètres sud-ouest de cette localité, au milieu d'une sombre forêt nommée *La Truche*, on voit encore de nos jours le tronc d'un vieux chêne, sur lequel sont plantées une multitude de croix en bois. C'est ce que les habitants du pays appellent *Le Crucifix*.

La tradition rapporte que pendant la Révolution de 1793, il y avait, incrusté dans l'écorce du chêne, un christ en métal que l'on considérait comme miraculeux. C'est là qu'un grand nombre de campagnards des environs se réunissaient, la nuit, pour assister aux instructions et recevoir les encouragements de l'abbé Courtot, originaire de Grandvillars.

En 1804, le nouveau propriétaire du bois de la Truche voulut faire abattre l'arbre. Mais ce lieu était devenu l'objet d'une dévotion mal entendue ; et la superstition était si grande que l'on dut faire venir de l'étranger un bucheron assez complaisant pour abattre le chêne plusieurs fois séculaire. La dévotion populaire s'en vengea en continuant ses pèlerinages au *Crucifix* et en couvrant le tronc mousseux d'une multitude de petites croix.

Quelle avait donc été l'origine de ce crucifix au milieu d'un bois sombre et solitaire, où on ne pénètre encore actuellement qu'avec un sentiment de crainte mêlé de respect ! C'est ce que nous allons expliquer en racontant les épisodes d'un drame mystérieux, dont ces lieux furent témoins vers le milieu du siècle dernier.



CHAPITRE I

Le cheval égaré

Un jour du mois de septembre 1772, vers deux heures du soir, un cultivateur de Grandvillars-la Ville trouva au sortir d'un bois qui s'étend entre Delle et Fesches, un cheval en liberté. Cette bête, encore sellée, mais débarrassé de son mord, tondait tranquillement l'herbe qui bordait le chemin.

Après quelques instants d'attente, notre homme, ne voyant venir personne, comprit que l'animal était abandonné. Il lui remit son mors et l'emmenât à Delle, où il la laissa entre les mains de la maréchaussée.

On en était à se demander à qui pouvait appartenir cette monture, quand un garçon d'écurie déclara qu'il connaissait parfaitement le cheval qui, trois jours auparavant, avait passé la nuit chez son patron.

On prit des renseignements, et bientôt on apprit que le cheval, trouvé au bord du bois, appartenait à un commis voyageur en bijouterie, venant de Porrentruy et se rendant à La Chapelle-sous-Rougemont, puis à Belfort.

Le brigadier de la maréchaussée, soupçonnant qu'il se trouvait en présence d'un crime, partit dès le matin du lendemain pour La-Chapelle, où il apprit que le voyageur en question ne s'était arrêté qu'une demi-heure au village, et qu'il s'était dirigé sur Belfort, où il avait l'intention de descendre à l'hôtel des Trois-Lys.

Il continua donc sa route, et, arrivé à Belfort, il fit mettre en fourrière le cheval qu'il avait amené avec lui comme pièce de conviction ; puis il se rendit immédiatement chez le procureur du roi. Après avoir mis, en quelques mots, Ce magistrat au courant de l'affaire, il reprit tranquillement la route de Delle, laissant à la justice le soin d'éclaircir ce mystère.

Quelques instants plus tard, le maître de l'hôtel des Trois-Lys, invité à se présenter devant le juge d'instruction, déclara qu'un commis-voyageur en bijouterie, nommé Crelier, et venant de Porrentruy, était arrivé chez lui le jeudi précédant, et qu'il était reparti le lendemain, 11 septembre, après avoir terminé ses affaires en ville.

- Le sieur Crelier ne voyageait-il pas à cheval ? demanda le magistrat.
- En effet répondit le maître d'hôtel.
- Reconnaissez-vous sa monture ?
- Parfaitement ! Une jument grise à forte encolure. Derrière la selle était une valise qui devait renfermer des valeurs assez

considérables, car, en descendant de cheval, le premier soin du sieur Crelier fut de me prier de la mettre en lieu sûr.

- Pendant son séjour à Belfort a-t-il fait quelques affaires ?
- Très peu ; car, en me quittant, il m'a dit que, cette année les affaires étaient très difficiles en ville, et qu'il espérait être plus heureux dans l'endroit où il allait se rendre en partant de Belfort.
- Cet endroit le connaissez-vous ?
- Oui, Monsieur, c'est à la ferme du Fougeret. Je crois qu'il devait y aller à propos d'un mariage, car il m'a parlé d'une corbeille de noce.
- Bien ! cela suffit ! dit alors le magistrat ; vous pouvez vous retirer.

Quelques instants plus tard, le juge se redit à la ferme du Fougeret, accompagné de deux cavaliers de la maréchaussée.

Jean Michel Bruhat, un des plus riches cultivateurs de la contrée et propriétaire de la ferme en question, avait promis la main de sa fille unique à Pierre Célestin Fallot, de Morvillars ; et les membres des deux familles étaient réunis ce jour-là pour la signature du contrat de mariage. Les cadeaux destinés à la future épouse, et surtout les riches bijoux que renfermait la corbeille de noce, excitaient l'admiration de l'assistance.

L'arrivée du juge et de ses acolytes vint troubler un instant la joie, qui régnait dans la maison de Michel Bruhat ; et certes, les gens qui s'y trouvaient réunis, étaient loin de s'attendre à une enquête judiciaire. Personne n'avait entendu parler du cheval égaré sur la route de Delle, et tous se sentaient la conscience parfaitement en paix. On conçoit parfaitement dès lors l'étonnement général qui s'empara de l'assistance lorsque le juge d'instruction annonça qu'il avait à parler au maître de la maison, et que personne ne devait sortir avant la fin de l'enquête.

Introduit dans la salle où se trouvaient les bijoux, dont nous avons parlé plus haut, le magistrat dit au père de la mariée :

- Pourriez-vous me dire le nom du marchand qui vous a fournis ces objets d'orfèvrerie ?
- Certainement répondit Michel de plus en plus surpris ; il se nomme Crelier. N'est-ce pas Pierre ?
- Le futur fit un signe affirmatif.
- Le sieur Crelier voyageait-il à pied ou à cheval ?
- A cheval Monsieur le juge.
- La couleur de son cheval ?
- Gris blanc.
- C'est bien ! Les bijoux qu'il vous a vendus ...

- Permettez, se hâta de dire Bruhat, ces bijoux, ce n'est pas moi qui les ai achetés, c'est mon gendre.
- Peu importe ! Ont-ils été payés comptant ?
- Oui certes ! dit à son tour Pierre Fallot, et en bonne monnaie s'il vous plaît.
- Et ils ont coûté ?...
- Quarante louis.
- Bien. Maintenant, quel jour avez-vous fait ces emplettes ?
- Avant-hier Monsieur le juge.
- Vendredi 11 septembre ?
- Oui, Monsieur
- Et à quelle heure Crelier vous a-t-il quittés ?
- Sur le coup de quatre heures, répondit Bruhat ; nous avons voulu le retenir pour la nuit ; mais il nous a dit qu'il allait coucher chez Morinot, à Beaucourt, où il devait rencontrer un client, et qu'il ne voulait pas s'attarder. Alors, ajouta Michel, il nous a demandé quel était le chemin le plus court pour gagner le bourg où il avait affaire, et nous lui avons conseillé de prendre le sentier, qui va de Morvillars à Badevel, en passant par le bois de la Truche. En suivant ce chemin, il pouvait arriver à Beaucourt pour la nuit.

Le magistrat fit alors un signe à l'un de ses deux cavaliers qui l'avaient accompagné, et quand celui-ci se fut approché, il lui dit quelques mots à l'oreille. Deux minutes plus tard, l'agent de la maréchaussée partait à fond de train contre Beaucourt.

Encore un mot, continua le juge en s'adressant au maître de la maison ; n'y a-t-il pas, le long du sentier que vous venez de m'indiquer, d'auberge où un voyageur pourrait passer la nuit ?

- Oui da ! répondit Michel ; il y a l'Auberge de la Truche.
- C'est vrai, reprit un des assistants ; mais pour cela il ne faudrait pas que le voyageur fût difficile ; car l'ancienne maison du garde, aujourd'hui transformée en auberge, est à moitié détruite et ouverte à tous les vents ; ce qui n'a pas empêché le maître de cet établissement de mettre au-dessus de sa porte :

« Ici on loge à pied et à cheval »

Suffisamment renseigné sur ce qu'il voulait savoir, le juge, accompagné du second agent de police, partit pour l'auberge de la Truche, où il espérait découvrir quelques traces du voyageur, à qui devait appartenir le cheval abandonné.

En voyant arriver les deux étrangers, l'aubergiste de la Truche s'avança obséquieusement à leur rencontre, et leur demanda ce qu'il y avait pour leur service.

- Vous allez le savoir, répondit le magistrat en jetant autour de la salle où il venait d'entrer, un regard investigateur. Quel est votre nom ?
- Marcel André.
- Et de quel droit vous êtes-vous installé dans cette mesure ?

L'aubergiste, d'abord visiblement troublé, reprit immédiatement son sang-froid en s'imaginant que cette décente de justice n'était motivée que par la prise de possession irrégulière d'un immeuble appartenant à la couronne.

- Je conviens, répondit-il, qu'avant d'ouvrir ici mon auberge, j'aurais dû passer un contrat avec Monsieur Claude Raviot, receveur particulier des bois du Roi ; mais auparavant, je voulais m'assurer si mon modeste établissement aurait quelque chance de succès.
- Depuis combien de temps habitez-vous cette maison ?
- Depuis six semaines environ.
- Et aujourd'hui, êtes-vous fixé sur les résultats que vous pouvez obtenir ?
- A peu près ; mais la clientèle, je dois l'avouer, n'abonde pas au milieu de cette solitude.
- Il passe donc peu de voyageurs par ce chemin de traverse ?
- Je suis parfois huit jours sans voir personne.
- Alors, il vous sera facile de vous rappeler les visites que vous avez eues depuis deux jours.
- Pourquoi me demandez-vous cela ? dit en pâlisant le maître de l'auberge.

Au même moment, le cavalier que nous avons vu quitter le premier la ferme Fougeret, mettait pied à terre devant la porte de la maison ; il venait rendre compte de sa mission au juge d'instruction.

Ainsi, lui dit ce dernier à voix basse, Crelier n'a pas été vu à Beaucourt ni à Badevel ?

- On me l'a certifié.
- C'est bien !

S'adressant de nouveau à l'aubergiste :

- Vous m'avez dit, reprit-il, que chez vous les pratiques sont rares !

- C'est au point, répondit ce dernier, que voilà huit jours que personne n'a mis les pieds chez moi.
- Vous en êtes sûr ? ajouta le magistrat qui, depuis quelques instants, avait les yeux fixés sur un papier placé sur une espèce de crédence en bois.
- Tel que je vous le dis, Monsieur le juge, foi d'honnête homme.
- Alors les pratiques faisant défaut, vous en avez profité pour faire, ces jours-ci, un petit tour à Belfort ou ailleurs ?
- Je ne suis pas sorti d'ici depuis plus de quinze jours.
- Vraiment ! Et vous n'avez hébergé aucun voyageur depuis huit jours ?
- Je le jure Monsieur le juge !
- Mais alors qui vous a apporté ce journal ?
- Un journal ?...
- Oui, la *Gazette burlesque* du 10 septembre, que je vois là sur ce meuble ?

Pour toute réponse, l'aubergiste interdit ne put que balbutier quelques mots sans suite. Une pâleur mortelle s'était répandue sur son visage, et ses yeux démesurément ouverts, restaient fixés sur le papier accusateur.

Sur un signe que leur avait fait le juge, les deux agents de la force publique étaient venus se placer de chaque côté de l'aubergiste.

Un voyageur de commerce, continua le magistrat, est parti avant-hier, 11 septembre, de la ferme des Fougeret pour se rendre à Beaucourt, en passant par le bois de la Truche. Ce voyageur était à cheval ; il s'est arrêté chez vous...

- Mais, Monsieur, je vous proteste...
- Il s'est arrêté chez vous, et depuis son arrivée ici, ce malheureux n'a pas reparu. Son cheval seul a été rencontré du côté de Delle, errant en liberté au bord de la forêt de Fesches.
- Mais, Monsieur...
- Ecoutez-moi. Ce voyageur s'est arrêté ici pour donner l'avoine à son cheval, La vue de sa valise vous a tenté. Faire disparaître l'homme et la bête n'était pas chose facile : l'un a été enfoui dans quelque trou ; l'autre, mise en liberté, après avoir été débarrassée de la valise qu'elle portait.
- Ainsi, balbutia l'aubergiste, dont le front était ruisselant de sueur, vous m'accusez d'avoir commis un crime, et cela sans preuve... ?
- Je n'ai encore que des présomptions, c'est vrai ; mais malheureusement pour vous, elles ont une grave importance,

car vous devrez expliquer devant le Tribunal comment la *Gazette* du 10 septembre s'est trouvée en votre possession.

Sur un ordre du magistrat, les deux agents de la force publique passèrent les menottes aux mains de l'aubergiste, malgré ses protestations d'innocence, ils l'obligèrent à marcher devant eux. Le soir, il reposait au fond d'un obscur cachot de Belfort.

.....

Voyons maintenant l'histoire de ce malheureux Aubergiste.



CHAPITRE II

La famille du vieux Cordier

A quelques centaines de mètres du village de Grandvillars-la-Ville, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le *Pâquis*, on remarquait, il y a cent cinquante ans, un établissement des plus primitifs. C'était celui d'un cordier qui, du matin au soir, exerçait son métier en plein air.

Sa fabrique, installée au bord du sentier de Fesches, consistait en quelques chevalets de bois, placés de distance en distance, et dont le premier était accompagné d'une grande roue également en bois. Cette roue, tournée à bras, servait de point de départ l'ouvrier qui, un paquet de chanvre à la ceinture, marchait lentement à reculons, soutenant sa corde d'une main, tandis que de l'autre il fournissait incessamment la matière que le mouvement de la roue tordait au fur et à mesure.

Le père André gagnait ainsi le pain nécessaire à l'entretien de sa famille composée de sa femme et de ses deux enfants. S'ils étaient pauvres, ils étaient pourtant heureux, car chez eux la religion présidait à toutes leurs démarches. Le père et la mère savaient se conformer en tout à la volonté du Bon Dieu, et ils n'avaient d'autres soucis que de faire de leurs enfants de bons et fervents chrétiens.

Un soir d'hiver, Charlotte trouva sur le seuil de sa porte un petit garçon à peine vêtu, transi de froid et mourant de faim. Le premier soin de la bonne femme fut de faire entrer le *Petiot*, de le faire assoir auprès du feu et de lui donner à manger. Quand elle le vit bien réconforté, elle lui demanda d'où il venait et quels étaient ses parents.

L'enfant raconta qu'il ignorait le lieu habité par son père et sa mère qu'il était tout petit encore lorsqu'une femme le trouva s'amusant près d'un petit bois, et qu'elle l'emporta, malgré ses cris, dans une voiture où il y avait déjà plusieurs autres personnes.

Depuis ce moment-là, ajouta-t-il, je ne sais pas où nous sommes allés ; nous avons parcouru beaucoup de pays ; ces méchantes gens me forcent de mendier le long des routes, et quand je ne leur rapportais pas assez de sous, ils me battent. Aujourd'hui, personne ne m'a rien donné, et pour ne pas être battu, je me suis sauvé.

- Sois tranquille, mon petit, dit à son tour le père André qui venait de rentrer au logis et qui avait entendu les dernières phrases de l'enfant ; je me charge d'arranger l'affaire. Où logent ces gens qui sont si méchants ?
- Mais, monsieur, ils ne logent nulle part, puisqu'ils couchent dans leur voiture.
- Ah ! je comprends, dit à son tour Charlotte ; ce sont sans doute ces bohémiens qui, depuis quelques jours, campent sur

la route de Delle, près de Saint Aubin, et que j'ai vus, après-midi, repartir contre Belfort.

- Dans ce cas, fit le père André, impossible de les rejoindre ce soir... Qu'allons-nous faire de ce petit bonhomme ?...
- Oh ! mon bon monsieur, s'écria l'enfant en joignant ses petites mains, ne me renvoyez pas je vous prie : il fait si froid dehors !

Le vieux cordier se senti ému jusqu'aux larmes.

- Après tout dit-il, en désignant ses deux enfants, assis en silence auprès du feu, quand il y en a pour deux, il y en a pour trois !... Qu'en dites-vous Charlotte ?

La réponse ne se fit pas attendre, car la mère André avait aussi bon cœur que son mari.

- C'est entendu, dit-elle ; nous garderons le petit. Cette nuit il couchera avec Antoine, et demain, je lui ferai un lit dans la petite chambre du fond.
- Ah ! quel bonheur s'écrièrent, à la fois, les deux enfants du cordier ; nous allons avoir un camarade !
- Comment t'appelles-tu, demanda Antoine au nouveau venu.
- Marcel, répondit l'orphelin ; et toi ?...
- Moi, je m'appelle Antoine, et ma sœur Marguerite.
- C'est un bien beau nom !
- Veux-tu jouer avec nous ?...

Les trois enfants furent élevés comme frères et sœurs. Dès qu'ils furent en âge d'étudier, Charlotte se chargea de l'éducation de Marguerite, et on envoya les deux petits garçons à l'école du village.

Pendant quelque temps, on n'eut qu'à se louer de la conduite de Marcel ; il rivalisait avec Antoine pour la piété et le travail. Malheureusement il s'attacha insensiblement à un camarade de son âge, nommé Pierre Bytier, et qui passait à juste titre pour le plus mauvais garnement de l'école.

Un jour qu'Antoine et son frère adoptif se rendaient en classe, Bytier les rencontra sur le pont de l'Allaine, et, les arrêtant par leurs blouses :

- Vous allez à l'école ? leur dit-il ; vous feriez mieux de venir jouer aux billes avec moi.

Les billes étaient le jeu favori de Marcel.

Antoine eut l'air de ne pas comprendre et s'éloigna tranquillement, tandis que son frère, debout auprès de Bytier, semblait indécis sur le parti à prendre.

- Viens donc vite en classe, lui disait le fils du cordier.
- - Viens donc jouer aux billes ! répliquait le jeune garnement ; c'est si amusant, les billes !

D'un côté, Marcel entendait la voix de sa conscience qui lui criait d'accomplir son devoir ; de l'autre, sa passion le sollicitait à commettre une première faute. Dans cette lutte entre le bien et le mal, ce fut le mal qui l'emporta.

Ce jour-là, il n'alla pas en classe ; et si, le soir, il ne fut pas grondé par le papa André, il le dut à Antoine qui avait le cœur trop bon pour trahir un ami.

Le fatal penchant de l'orphelin à écouter de préférence les mauvais conseils, devait, hélas ! le jeter, pour toute sa vie, dans une voie malheureuse et coupable.

Durant deux ans, il subit l'influence de son méchant camarade. Bientôt il affligea le cœur de ses parents adoptifs par sa désobéissance et son insoumission. Toutefois, en grandissant il s'était sincèrement attaché à la douce et gentille Marguerite, la fille du père André ; et la jeune fille contribua puissamment à le ramener dans la voie du devoir, après que Bytier, petit drôle incorrigible, eût été chassé de l'école.

Bien que débarrassé des obsessions de ce funeste compagnon d'enfance, jamais il ne retrouva l'heureux naturel, dont on l'avait cru doué tout d'abord. Les mauvais germes semés par Bytier dans cette jeune âme, trop faible pour reprendre entièrement le dessus, tendait sans cesse à porter leur fruit pernicieux.

Pour comble de malheur, un an après sa première communion, il perdit sa mère adoptive, et Antoine, se sentant attiré vers l'état ecclésiastique, fut envoyé à Besançon pour continuer, chez les Pères de l'Oratoire, les études dont Monsieur l'abbé Courtelier, curé de Grandvillars, lui avait donné les premiers éléments.

Marcel, ainsi privé des deux personnes qui auraient pu le maintenir dans le bon chemin, retomba insensiblement dans ses mauvaises habitudes. Pendant la semaine, il tournait la roue du père André ; mais le dimanche, malgré les recommandations de Marguerite, il se rendait au cabaret avec quelques jeunes polissons, dont il avait fait connaissance dans les rues, en se rendant aux offices de l'église. Ces jeunes gens, ouvriers des usines de M. Peseux, faisaient miroiter à ses yeux les belles pièces d'argent qu'ils retiraient de leur travail, et lui laissaient entendre quels immenses avantages il trouverait à entrer lui-même au service de leur patron.

S'étant laissé tourner la tête par tous ces racontars, il voulut à son tour gagner beaucoup d'argent, et déclara un soir au père André qu'il avait assez du métier monotone qu'on lui faisait mener, et qu'il voulait être mécanicien.

Cette brusque résolution de son jeune apprenti déconcerta le vieux cordier, qui chercha d'abord à détourner Marcel de son projet, mais sans parvenir à le convaincre.

- Sais-tu, Marguerite, dit un jour André à sa fille, la singulière idée qui a passé par la tête de Marcel ? Il veut nous quitter pour entrer dans les ateliers de M. de Peseux, et devenir mécanicien.
- C'est un excellent état, répondit Marguerite sans paraître surprise de la nouvelle, que son père croyait lui apprendre ; les ouvriers de M. de Peseux gagnent de bonnes journées, et si Marcel a de la conduite...
- Mais dans quelques années, je lui aurais cédé mon établissement...
- Qui ne rapporte presque rien ! dit en souriant la jeune fille.
- Ça c'est vrai : le métier est peu lucratif ; mais c'est égal, je m'étais attaché à ce garçon-là, et son départ me fera de la peine.
- Mais, mon père, répliqua Marguerite, Marcel ne nous quittera pas pour autant ; il passera toute sa journée avec nous.
- Tu connaissais donc ses desseins ? demanda le vieux cordier.
- Oui répondit-elle en rougissant ; il y a longtemps que Marcel m'en a parlé, et sans la crainte de vous faire de la peine...
- Alors vous vous entendiez les deux ! Tu es une petite coquine, et lui, un ingrat ; car enfin que serait-il devenu sans nous ? Te rappelles-tu comment il est arrivé ici ?
- Marcel sait tout ce qu'il vous doit, mon père, et sa seule ambition est de gagner beaucoup d'argent pour vous venir en aide quand vous ne pourrez plus travailler ; il me l'a répété plus de vingt fois.
- Allons ! cela prouve du cœur chez lui, s'écria le père André ; s'il en est ainsi, qu'il fasse ce qu'il voudra !

Marguerite, on le voit, était la confidente de Marcel ? Mais elle n'avait pas tout avoué à son père, car elle savait fort bien que son frère d'adoption avait d'autres désirs que ceux de venir en aide au vieux cordier. Plus d'une fois les paroles du jeune homme lui avaient fait entendre que son ambition était de devenir suffisamment riche pour pouvoir un jour prétendre à sa main ; et Marguerite, de son côté, sans lui avouer entièrement les sentiments de son cœur, lui avait dit,

dans un moment de doux épanchement, qu'elle ne désobéirait pas à son père, l'il lui conseillait plus tard de l'accepter pour époux.

A cette époque, il est vrai, tout cela n'était encore que de l'enfantillage ; mais la mutuelle affection des deux jeunes gens s'accrut avec le temps, et quelques années plus tard, leurs projet devait se réaliser.



CHAPITRE III

Danger d'une mauvaise compagnie

Un mois après que Marcel eut déclaré au père André son intention de le quitter, il entra dans les ateliers de M. de Peseux, riche industriel, qui occupait, à Grandvillars-la-Ville, près de cent cinquante ouvriers.

Durant plusieurs mois on n'eut qu'à se louer de sa bonne conduite. Ne fréquentant que de braves camarades, il travaillait consciencieusement ; et chaque samedi, il revenait chez son père André avec un petit pécule qu'il remettait entre les mains de Marguerite, dont il avait fait sa trésorière.

Cependant le vieux cordier, sentant le poids des ans peser sur son épaule, devenait parfois triste et pensif. Marcel devina ce qui se passait au fond de son cœur : son père adoptif se demandait avec une vague inquiétude ce que deviendrait sa fille s'il venait à lui manquer.

Un jour qu'il le voyait plus triste qu'à l'ordinaire, il lui fit entendre que si Marguerite avait besoin d'un protecteur, il était tout trouvé.

- Si ma fille consent à t'épouser, dit alors André, j'en suis tout heureux, et je désire que votre mariage ait lieu le plus tôt possible.

Le soir, on le conçoit, ce fut une vraie fête chez le vieux cordier. On parla des projets futurs ; on prit toutes les dispositions nécessaires pour le jour où les vœux des deux jeunes gens devraient se réaliser. On écrivit l'abbé Antoine qui devait, quinze jours plus tard, recevoir les ordres moindres et venir ensuite passer quelques semaines de vacances à Grandvillars. Bref ! Tout s'arrangea pour le mieux, et le quinze octobre 1756, l'orphelin épousait la fille du vieux cordier.

Tout faisait présager que cette union serait heureuse, car Marcel paraissait aimer sincèrement sa jeune épouse.

Un an plus tard, Marguerite mit au monde une jolie petite fille, que le père André n'eut pas la joie d'embrasser avant de mourir, car il s'éteignit entre les bras de ses enfants quelques jours avant la naissance de la petite Odile.

Après le baptême de sa nièce, l'abbé Antoine, qui à ce moment-là se trouvait à Grandvillars, retournait au séminaire de Besançon. Avant de quitter Marcel, il lui adressa de fraternelles recommandations, et il lui fit promettre de suivre ses conseils et de les mettre en pratique.

Cependant, à l'époque où Marguerite jouissait des premières douceurs de la maternité, ce bonheur tant envié des mères, celui d'allaiter son enfant, une autre jeune femme, madame de Peseux, mère aussi depuis quelques jours, se désolait de la triste nécessité où elle se trouvait de se séparer de sa fille. Le médecin de l'endroit lui avait déclaré que la faiblesse de son tempérament l'obligeait à ce dur sacrifice ; mais pour adoucir l'épreuve, il lui conseilla de prendre une nourrice chez elle : c'était un moyen de conserver son enfant au château sans s'exposer à voir cette petite fille dépérir en prenant du mauvais lait.

On fit des propositions à Marguerite qui, étant d'une santé très forte, pouvait facilement se charger de deux nourrissons à la fois. Sur le conseil de son mari, elle accepta, et vint le jour même s'installer au château de M. de Peseux. Marcel voyait là un moyen presque assuré d'obtenir, par l'intermédiaire de son épouse, une place de contre maître dans les ateliers de son patron.

Malheureusement, l'absence de Marguerite devait être funeste à son mari. N'ayant plus personne pour lui préparer ses repas, il fut obligé d'aller manger à l'auberge ; et souvent il y rencontra un de mauvais camarades, qui prirent insensiblement un puissant ascendant sur son caractère trop faible pour résister longtemps. Incapable de supporter la solitude, il allait passer ses soirées tantôt dans un cabaret et tantôt dans un autre.

Pour comble de malheur, la place de contremaître qu'il ambitionnait fut donnée à un autre. Outré de dépit en apprenant cette fatale nouvelle, il quitta son travail et alla chercher des consolations au cabaret. Ce jour-là, il y rencontra par hasard son ancien camarade d'école, ce même Pierre Bytier, que nous avons vu jouer un rôle si funeste sur ses premières années.

Tout d'abord, il ne le reconnut pas, car, il faut l'avouer, Bytier avait beaucoup changé. Ce n'était plus le gamin d'autrefois, le petit drôle à la figure joviale, à la mine éveillée, toujours disposé à entraîner ses camarades du côté de Saint Aubin ou dans les bois de Feschés, pour y faire l'école buissonnière.

Certes ! Les escapades d'alors étaient de mauvais augures ; mais pourtant on espérait encore qu'il se corrigerait pendant son séjour à la maison de correction, où il avait été enfermé pour trois ans, à la suite d'un vol qu'il avait commis chez l'épicier du village. Mais loin de lui être salutaire, sa détention n'avait servi qu'à le rendre plus mauvais et plus sournois.

Au moment où nous le retrouvons, Bytier a l'air d'un homme de trente-cinq ans, bien qu'il 'en ait que vingt-six ; ses traits flétris portent l'empreinte du vice ; son visage ridé, sa démarche incertaine, sa blouse sordide, dont les lambeaux cachent à peine des vêtements tout aussi délabrés, tout indique en lui un vagabond, un être absolument dégradé.

- Comment ! C'est toi ! s'écria Marcel en reconnaissant Bytier qui venait de lui tendre la main en l'appelant son camarade. Comme tuas changé mon pauvre ami !
- C'est que j'ai eu bien des malheurs.
- On le voit bien, mon cher ; tu n'as pas dû faire fortune : Eh bien ! c'est moi qui paie aujourd'hui ; prends un siège.

Bytier ne se le fit pas dire deux fois. Il s'installa et versa à pleins bords l'eau de vie de trois-six, que Marcel venait de faire apporter sur la table.

- A propos, dit-il, on m'a raconté que tu es mécanicien à présent ?
- En effet ! après avoir quitté le père André, je suis entré dans les ateliers de M. de Peseux, et je m'en trouve bien. Si ma femme était avec moi, je serais le plus heureux des hommes.
- Tu es donc marié ?
- Oui, j'ai épousé Marguerite, la fille de mon père adoptif.
- Et tu as fait divorce ?
- Oh ! non, mon vieux, loin de là ! Mais ne voilà-t-il pas que la femme de mon patron a proposé ç Marguerite de devenir la nourrice de sa fille ; et moi, j'ai fait la sottise de l'engager à accepter.
- Ainsi tu restes seul pour le moment ?
- Comme tu vois ! Assi, je suis venu pour boire un coup pour me passer l'ennui.
- C'est comme moi, soupira celui-ci qui n'avait tout d'abord pas voulu parler de sa déception ; je comptais sur une place de contremaître, et on vient de la donner à un autre.
- Brigands de patrons ! Quand pourra-t-on s'en passer ?

Nous ne pourrions répéter ici tous les propos que débitèrent nos deux hommes pendant de longues heures qu'ils passèrent au cabaret. Disons seulement qu'après avoir absorbé ensemble deux pintes de cette liqueur infernale, qu'on pourrait à juste titre appeler *Eau-de-mort*, ils sortirent de la taverne bras-dessus bras-dessous, chantant à tue-tête et invectivant tous les passants, sans se soucier beaucoup de la ligne droite.

Avant d'arriver au *Calvaire*, Bytier connaissait déjà toute la vie de Marcel. De son côté, il avait brodé une histoire de toutes pièces, et s'était bien gardé de dire qu'il sortit de prison, où il avait passé deux ans pour vol et inconduite.

Le lendemain, vêtu d'habits neufs que lui avait prêtés son ami, Pierre Bytier se présente hardiment chez M. de Peseux, muni d'un certificat attestant sa moralité et son savoir-faire. Son admission à l'atelier ne souffrit aucune difficulté ; et pendant huit jours, il se montra docile et très régulier au travail.

Mais le lundi suivant, il se fit mettre à l'amende, pour s'être absenté toute la journée sans permission. Sous prétexte de payer sa bienvenue, il avait entraîné au cabaret quelques-uns de ses nouveaux camarades, parmi lesquels, naturellement, on comptait son ami Marcel.

Sévèrement réprimandé par son chef d'atelier, Bytier ne tint aucun compte de cet avertissement ; et après plusieurs récidives, on l'engagea à aller chercher du travail ailleurs.

On en fera autant à ton égard, dit-il à Marcel, quand le soir celui-ci revint de l'atelier. Pour un rien, ces patrons orgueilleux, qui traitent le pauvre ouvrier comme une bête de somme, le flanquant à la porte sans tenir compte de ce que le malheureux leur a fait gagner. A ta place, je n'attendrais pas d'être renvoyé comme un chien qu'on chasse au milieu de la rue.

- Mais alors, que faire ?
- Viens avec moi ; j'ai encore des atouts dans mon jeu ; et si tu veux t'en rapporter à mon expérience, tu n'auras pas à t'en repentir.
- Mais, ma femme...
- Ta femme est bien ; elle est logée et bien nourrie. Tu lui écriras en partant ; et dans deux ans, tu reviendras après avoir fait fortune ; et alors vous pourrez vivre heureux en famille sans vous soucier des Peseux et compagnie !

On le voit, les mauvais drôles ont toujours été la plaie des ateliers, et leur langage envenimé contre les patrons a toujours trouvé des dupes parmi les esprits faibles.

Pendant quelques instants, il est vrai, Marcel se montra indécis. Les conseils de l'abbé Antoine lui trottaient par la tête, et il songeait en même temps à sa petite Odile. Mais l'idée de faire son tour de France en compagnie de Bytier lui souriait, et il se demandait intérieurement s'il ne devait pas profiter du moment où il était veuf pour tenter la fortune.

Le voyant hésiter, l'ancien détenu l'entraîna au cabaret ; car il savait qu'en le faisant boire, il triompherait plus facilement de son indécision. Nous le verrons dans la suite user du même stratagème chaque fois que Marcel hésitera à suivre ses dangereux conseils.

Le soir, avant de prendre son repos, Marcel écrivit à sa femme une longue lettre, dans laquelle il lui annonçait son départ et lui faisait ses adieux.

Il s'efforçait de faire miroiter à ses yeux les précieux avantages qu'il retirerait de son voyage, puisqu'il était à **peu** près certain, d'après les renseignements qu'il avait pris, d'amasser une petite fortune assez rondelette pour pouvoir plus tard vivre avec elle à l'abri de toutes les éventualités ; mais il se garda bien de lui indiquer le nom de son compagnon.

Commenté [JPP1]:

Commenté [JPP2R1]:

Le lendemain, à la pointe du jour ; sans même avoir pris congé de M. de Peseux, il partit avec Bytier du côté de Besançon. Il avait eu soin de serrer dans sa ceinture toutes les économies qu'il avait pu faire jusqu'à ce jour.

Ce voyage entrepris, suivant Bytier, pour leur instruction et leur perfectionnement dans l'art de la mécanique, ne fut pour nos deux compagnons qu'une suite ininterrompue de débauches.

Durant plusieurs semaines, ils se promenaient de village en village, fréquentant les cabarets et les lieux mal famés, tuant le temps, à côté d'une bouteille de trois six, en jouant aux dominos.

Marcel, qui, chaque fois, devait payer l'écot et qui sentait sa bourse diminuer rapidement, hasardait bien parfois quelques observations sur le genre de vie que lui faisait mener son ami ; mais il n'obtenait d'autre réponse que celle-ci :

- Donnons-nous d'abord du bon temps ; nous travaillerons plus tard !

Toutefois à force de « se donner du bon temps », et de renvoyer à plus tard, nos deux viveurs s'aperçurent un soir qu'ils ne possédaient plus qu'une quarantaine de sous.

- Si nous ne voulons pas mendier, dit alors Marcel, il est temps de chercher du travail !

Ils étaient alors à Blamont, petit bourg de cinq cents âmes, situé à six ou sept lieux de Grandvillars, sur un plateau qui domine la source du Gland. Arrivés la veille et installés à l'auberge du Cheval Blanc, ou ils avaient passé la nuit. Marcel et son compagnon paraissaient plongés dans de tristes réflexions.

Tout à coup, Pierre Bytier releva brusquement la tête et dit à voix basse à Marcel, dont les vapeurs de l'eau de vie appesantissaient le cerveau :

- Mon cher, j'ai trouvé un moyen de sortir d'embarras, un moyen qui nous permettra de continuer la douce existence que nous menons depuis notre départ de Grandvillars.
- Elle nous coûte un peu cher, cette douce existence, balbutia Marcel.
- Plains-toi donc ! riposta Bytier en remplissant les verres de trois six ; cette divine liqueur ne te plaît-elle pas ?
- Oh ! si ! murmura l'ivrogne.
- Alors si tu veux que je t'en verse encore un autre jour, écoute-moi tranquillement. J'ai trouvé, je te le répète, le vrai moyen de nous assurer joyeuse vie. J'ai appris aujourd'hui que le curé de l'endroit est très charitable, qu'il fait une multitude d'aumônes, et j'en ai conclu que son tiroir ne doit pas être mal garni.
- Et alors ?

- Alors ! tu ne comprends pas ?... Puisque nous sommes dans la nécessité, ses écus nous appartiennent tout autant qu'à ce tas de fainéants, qui vont chaque jour frapper à sa porte.
- Bien ! mais...
- Alors je vois que tu es un novice dans le métier, tu ne sauras jamais te tirer d'un mauvais pas. Reste ici ; je vais faire un tour su côté du presbytère, et quand je jugerai le moment favorable, je viendrai t'avertir.

Si Marcel n'avait pas été abruti par l'alcool, il aurait compris que son compagnon méditait un mauvais coup, et sa conscience se serait révoltée. Mais il n'avait plus conscience de ses actes.

Resté seul, il s'endormit profondément, la tête appuyée sur la table, et quand, deux heures plus tard, Bytier vint le chercher, il se leva comme un automate et suivit son mauvais génie, sans opposer la moindre résistance.

- Ah ! Ça ! dit Marcel qui trébuchait à chaque pas, où me mènes-tu donc ?
- Chez le curé :
- Il doit être couché ?
- J'y compte bien.
- Et tu veux l'éveiller au milieu de la nuit ?
- Au contraire, nous le laisserons dormir.
- Ma parole ! s'écria Marcel, je n'y comprends plus rien.
- Vas-tu te taire, imbécile ! lui dit Bytier en le prenant à la gorge. Avec tes cris, tu serais dans le cas de réveiller tout le village !

Marcel se tut, et continua à marcher, tête baissée, semblable à un homme qui cherche à résoudre un problème insoluble.

Arrivés près de la maison curiale, Pierre Bytier dit à son camarade :

- Tu vas m'attendre là, et tu veilleras à ce que personne ne vienne me déranger.

En prononçant ces mots, il avait tiré de sa poche un outil bizarre ; c'était une tige de fer courte et recourbée à ses deux extrémités. En le voyant s'approcher de la porte du presbytère, Marcel, que la fraîcheur de la nuit avait un peu dégrisé, s'élança pour retenir son compagnon. Mais c'était trop tard.

En un tour de main, avec l'habileté d'un voleur de profession, Bytier avait ouvert la porte et s'était glissé à l'intérieur de la maison.

Le mari de Marguerite, effrayé de sa démarche criminelle, se disposait à s'enfuir et à abandonner son compagnon, lorsqu'il crut entendre un cri. En prêtant l'oreille, il distingua la voix à demi étouffée de Pierre qui appelait au secours. Evidemment le criminel

était aux prises avec un ennemi ; et a moins de passer pour un lâche, Marcel devait lui prêter main forte.

Se précipitant à son tour dans la maison, il suivit à tâtons un long corridor, et parvint en quelques secondes dans un petit cabinet de travail, où se faisaient entendre des imprécations et le bruit d'une lutte acharnée.

Il aperçut dans l'obscurité deux hommes enlacés se roulant sur le parquet ; l'un était son camarade, et l'autre, le vicaire de la paroisse, jeune prêtre en exercice depuis quelques jours seulement.

Il allait se mêler aux combattants pour dégager son compagnon, quand une porte s'ouvrit : c'était le curé qui, un flambeau à la main, accourait au secours de son vicaire. A l'instant même où la lumière pénétra et se répandit dans la chambre, Marcel demeura comme interdit : dans le jeune prêtre qui luttait avec Bytier, il venait de reconnaître son beau-frère, l'abbé Antoine, dont il ignorait la présence au presbytère de Blamont.

M. l'abbé Etienne-François Binétruy ; curé doyen de Blamont qui mourut dans cette paroisse à l'époque de la Révolution, était alors souffrant depuis quelques mois. Il avait prié le cardinal le Choiseul, archevêque de Besançon, de lui envoyer pour quelque temps un prêtre auxiliaire. Ce fut le fils du père André qui, le lendemain de son ordination, reçut la mission d'aller prêter le secours de son ministère à M. le doyen d'Ajoye. Il y avait à peine quelques jours qu'il était arrivé à son poste quand, au milieu de la nuit, il fut réveillé par un bruit insolite, dont il ne devina tout d'abord pas la cause. S'étant levé en silence, il surprit Bytier au moment où celui-ci cherchait à ouvrir une armoire de sa chambre de travail, où le malfaiteur pensait trouver l'argent des pauvres.

Marcel n'était pas encore revenu de sa stupéfaction que deux paysans, attiré par les cris des combattants, faisaient irruption dans la chambre, et, aidés du curé et du vicaire, se rendaient maîtres du forcené. Le mari de Marguerite, complètement revenu à la raison, allait s'enfuir, quand l'abbé Antoine, qui venait de le reconnaître à son tour, le saisit par le bras et l'entraîna dans sa chambre à coucher. Pendant que les paysans, aidés du garde-champêtre, emportaient, plutôt qu'ils ne conduisaient, Bytier dans un local qui servait de corps de garde, le pauvre jeune prêtre, consterné d'avoir retrouvé le mari de sa sœur dans de semblables circonstances, lui adressait en pleurant, de fraternelles reproches sur sa conduite criminelle. Marcel se mit lui-même à sangloter en implorant son pardon ; et ce fut au milieu des larmes, des recommandations d'une part et des promesses de l'autre, que les deux frères passèrent le reste de la nuit.

Aux premiers rayons de l'aurore, l'abbé Antoine, après avoir, pour la centième fois, répété à son beau-frère combien funestes sont les mauvaises compagnies, et lui avoir fait promesse de retourner près de Marguerite, l'accompagna jusqu'à la sortie du village où il le quitta en l'embrassant et en l'arrosant de larmes.

Marcel, bien décidé cette fois, à vivre désormais en vrai chrétien, condition essentielle pour être un brave ouvrier et pour trouver le bonheur sur cette terre, se dirigea résolument du côté de Grandvillars, où il arriva le 24 septembre 1760. Il se rendit immédiatement chez M. l'abbé Tourtelier, curé de la paroisse ; car c'était à lui qu'il voulait d'abord avouer ses torts, afin d'obtenir plus facilement par l'intermédiaire de ce bon saint prêtre, qui lui avait fait sa première communion, le pardon de sa femme et de M. de Peseux, son ancien patron.

M. l'abbé Tourtelier le reçut comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils. Mais il s'aperçut qu'il lui brisait le cœur, lorsqu'il lui annonça que Marguerite, le croyant parti pour longtemps, avait consenti, dans sa douleur, à suivre Mme de Peseux, t était partie avec elle, quelques jours auparavant, dans le midi de la France.

Toutefois il sut, par sa charité vraiment paternelle, adoucir le chagrin de son paroissien, et il employa aussitôt le crédit, dont il jouissait auprès de M. de Peseux pour obtenir de ce dernier la réintégration de Marcel dans ses ateliers.

Durant quelques mois, tout se passa pour le mieux. Le gendre du père André se mit au travail consciencieusement, et gagna bientôt l'estime et l'affection de ses contremaîtres. Mais son caractère inconstant devait encore le faire dévier du droit chemin où il paraissait pourtant si bien engagé.

Fidèle aux promesses qu'il avait faites à l'abbé Antoine et à M. le curé de Grandvillars, il assistait régulièrement aux offices de l'église et s'approchait chaque mois de la Table sainte. Ces pratiques religieuses, jointes à un travail assidu, lui faisait retrouver une partie du bonheur qu'il avait goûté durant les premiers mois de son mariage. Et si Marguerite avait été là pour seconder ses heureuses dispositions, il eut sans doute persévéré cette fois dans les bons sentiments qui animaient son âme.

Mais le démon ne lâche pas prise si facilement. De mauvais camarades commencèrent à tourner en ridicule ses pratiques religieuses, et finirent par l'entraîner à « l'Auberge du coin » un dimanche matin, au moment où il se disposait à aller à la messe. Cette coupable condescendance sembla l'avoir désarmé. Il retomba bientôt dans ses anciennes habitudes, et, de degré en degré, il finit par rester des dimanches entiers au cabaret, où il dépensait intégralement tout ce qu'il avait gagné la semaine.

Le lendemain, il fallait faire « *le lundi* », et quand il se décidait à reprendre son travail, les observations du contremaître le faisaient blêmir de colère et de dépit. Parfois il se contentait de riposter d'un ton hautain et se rendait à son poste ; d'autres fois, il s'emportait en invectives contre les directeurs et même contre les patrons, et retournait au cabaret.

Les ivrognes ont été les mêmes dans tous les temps. Ils s'imaginent punir le paitre de l'usine en refusant de travailler. C'était bien la conviction de Marcel, et il ne se faisait pas faute de le dire

bien haut aux pochards qui fréquentaient comme lui l'auberge du *Coin*.

M. de Peseux, c'est vrai, patientait depuis longtemps en considération de Marguerite, la nourrice de sa fille. Mais pourtant, poussé à bout par l'inconduite et les injures de Marcel, il finit par le renvoyer.

Le malheureux qui s'était imaginé que le père de Georgette n'oserait pas le mettre à la porte, se trouva pendant quelques jours tout déconcerté. Toutefois il ne voulut pas s'humilier. Il chercha inutilement du travail chez d'autres patrons, contracta des dettes à Delle, à Morvillars et même à Belfort, chez des amis qui avaient compassion de son embarras. Mais un beau jour, il disparut, et l'on n'entendit plus parler de lui.



CHAPITRE IV

Drame mystérieux

Une dizaine d'années s'écoulèrent sans que Marcel donna signe de vie, et sa femme arrivée à se croire veuve quand, au moment où elle s'y attendait le moins, elle reçut enfin de ses nouvelles.

Elle se trouvait alors à Nice avec Mme de Peseux, qu'elle n'avait pas quitté depuis son entrée au Château de Grandvillars, et qu'elle accompagnait chaque année dans le midi de la France, où la jeune châtelaine allait chercher une amélioration à son état de santé toujours faible et débile.

Marcel ayant, comme nous le verrons, appris l'adresse de Marguerite, lui écrivit en ces termes :

« Ma chère Marguerite,

Pierre qui roule n'amasse pas mousse ! Je le sais aujourd'hui par expérience.

Parti de Grandvillars, il y a dix ans, avec l'espérance de faire fortune à Paris, je n'ai éprouvé que déceptions sur déceptions. Les maîtres sont partout les mêmes. Ces égoïstes exploitent à leur profit les malheureux ouvriers. Aussi j'ai juré de ne plus travailler pour eux.

Mais il faut songer à l'avenir, surtout quand on est père de famille, j'ai pris la décision de changer d'état et maintenant du moins je travaillerais pour mon propre compte.

Je me suis fait aubergiste, et j'ai tout lieu d'espérer que mon établissement ne pourra manquer de prospérer, surtout, ma chère Marguerite si tu viens m'aider à le tenir.

Il n'est pas nécessaire cependant que tu arrives immédiatement, car ma nouvelle maison a besoin de quelques réparations. Mais si tu peux me faire parvenir des fonds, cela me mettra à même de poursuivre plus rapidement les travaux.

Embrasse pour moi notre petite Odile.

Voilà l'adresse où tu pourras m'envoyer de l'argent.

Marcel, aubergiste de la Truche, près de Fesches-le-Pré, pays d'Ajoye ».

Cette lettre causa à la fille du père André le plus grand étonnement. Elle s'empressa d'en faire part Mme de Peseux, sans pourtant lui faire part des récriminations de son mari contre les patrons et les maîtres d'usine.

Celle-ci lui conseilla de ne point envoyer d'argent à Marcel avant d'avoir pris des informations sur l'établissement qu'il prétendait avoir fondé. Marguerite alors se contenta d'envoyer à son mari le portrait d'Odile, qui, à cette époque, était devenue une gracieuse

jeune fille, et elle terminait sa lettre en lui promettant une petite somme d'argent pour la semaine suivante. C'était tout ce que désirait Marcel à ce moment-là.



Au début de cette histoire, nous avons conduit le lecteur à l'Auberge de la Truche, et nous l'avons introduit dans la misérable mesure habitée par un aubergiste qui n'était autre que Marcel. Voyons maintenant par quelles suites de circonstances il était venu s'installer dans cette sombre forêt de Fesches.

Le gendre du père André, après avoir trainé son existence malheureuse sur les pavés de la grande ville de Paris, s'était décidé tout à coup de revenir au pays. Il arrivait à pied et avait hâte de revoir Grandvillars, où il espérait retrouver sa femme et sa fille, et les apitoyer sur son sort. Il allait atteindre sa dernière étape lorsque, à la tombée de la nuit, au sortir de la forêt d'Allenjoie, il se trouva face à face avec un individu qui lui barra le chemin en lui disant : « La bourse ou la vie ! »

Le son de cette voix n'était pas inconnu à Marcel.

- Pierre ! c'est toi, Pierre ! s'écria-t-il en écartant le poignard qu'on lui mettait sous la gorge.
- Marcel ! fit à son tour le malfaiteur. Quelle rencontre ! et moi qui vais m'attaquer à un camarade ! Où vas-tu de ce pas ?
- A Grandvillars, rejoindre ma femme que je n'ai pas vue depuis une douzaine d'années. Veux-tu m'accompagner ?
- Pas de sitôt, mon vieux ! Je me ferais pincer là-bas. Viens plutôt avec moi.
- Où restes-tu ?
- Viens seulement. Cela ne peut pas se dire ici : *Les buissons ont des oreilles !*
- Eh bien soit ! Je suis fatigué et comme je ne suis pas sûr d'avoir encore un chez-moi à Grandvillars, j'accepte ton invitation.

Les deux amis se mirent en route, traversèrent à pied l'Allaine à un endroit où l'eau était très basse, et, une heure plus tard, ils arrivaient sans encombre dans une mesure en ruines qui avait servi autrefois d'abri à un garde forestier du roi, et où ils purent se raconter mutuellement leur histoire.

Nous ne suivrons pas nos deux compères dans le récit de leurs longues pérégrinations, de leurs aventures et de leurs déboires de

toutes sortes. Disons seulement que Pierre Bytier, après sa tentative de vol au presbytère de Blamont, avait été condamné à dix ans de prison. Libéré depuis quelque temps, il se trouvait en rupture de ban, et était de nouveau traqué par la maréchaussée pour cause de meurtre ; ce qu'il se garda bien de dire à Marcel, lui laissant croire simplement que, depuis sa sortie de prison, il n'avait pas voulu rentrer au service d'aucun patron, et qu'il s'était trouvé réduit à prendre où il pouvait ce qui était nécessaire à l'entretien de sa vie. S'il avait dû dépouiller quelques passants, c'était la nécessité qui l'y avait contraint ; mais si son vieux camarade d'enfance voulait le seconder, il était bien résolu à vivre plus honnêtement.

Marcel, lui, depuis son départ de Grandvillars, s'était rendu à Paris, où avait trouvé du travail et repris, pendant quelque temps, une vie plus régulière et plus conforme aux principes de la religion. Mais bientôt la société de mauvais camarades (il y en a partout) lui tourna de nouveau la tête. Il se fit renvoyer successivement de plusieurs usines, et finalement, fatigué d'une existence si mouvementée, il avait résolu de revenir à Grandvillars solliciter encore une fois son pardon de sa femme et de M. de Peseux.

Après avoir laissé Marcel raconter à son aise ses mésaventures, Bytier lui dit tout-à-coup :

- Mon cher ami, si tu veux m'en croire, tu laisseras de côté ton projet de retour à Grandvillars. D'abord ta femme n'y est plus ; j'ai appris qu'elle s'était fixée à Nice avec la femme de ton ancien patron. Puis M. de Peseux ne s'occupera pas plus de toi que s'il ne t'avait jamais vu, car ces gens-là se moquent du pauvre peuple ; et s'ils consentent à employer des ouvriers, s'est à la condition que ces ouvriers leur soient vendus corps et âme, et que tous les avantages du travail soient pour leurs maîtres. Tu viens de me dire que tu as une petite somme d'argent en poche. Au lieu d'aller la déposer à Grandvillars, faisons la servir à la réalisation d'un projet qui me trotte dans la tête. Réparons cette bicoque, et transformons-la en auberge.
- Une auberge au milieu de la forêt, s'écria Marcel, au bord d'un sentier de traverse à peine fréquenté !
- Situation des plus favorables ! répliqua Bytier, et tu serais de mon avis si tu n'étais pas si... naïf ! Ecoute-moi seulement. Je ne puis pas entreprendre l'affaire à moi seul, car les cavaliers à chapeaux galonnés ne tarderaient pas à me pincer. Mais toi qui n'a jamais eu maille à partir avec cette engeance-là, tu recevras les voyageurs pendant que je travaillerais dans l'ombre, me contendant d'une modique part dans les revenus.
- Si ma femme consentait à venir habiter cette maison avec moi, je serais assez disposé à accepter ta proposition.
- Il ne s'agit pas de ta femme pour le moment ! il sera toujours temps de la faire venir quand notre établissement sera sur un bon pied.

- Mais il faudrait, outre les réparations de l'immeuble, se procurer une table, des chaises, et tout le mobilier nécessaire à un établissement de ce genre.
- Sois tranquille, je m'en charge. Tu n'auras qu'à te rendre demain à Delle et acheter une scie, un marteau et des clous. Pour le bois, nous en avons assez autour de nous.

Bref, Marcel subit de nouveau l'influence de son mauvais génie, et finit par se constituer son associé.

Nos deux hommes se mirent donc à l'œuvre : et, bien que l'ancien força ne travaillait que de nuit, au bout de quinze jours, la maison du garde réparée tant bien que mal, se trouvait transformée en cabaret. Il ne manquait plus que de clients. Insensiblement, il se présente quelques piétons qui demandaient un pot de bière en passant.

Mais ce n'étaient pas suffisant pour Pierre Bytier. Il espérait qu'un jour ou l'autre, quelque voyageur aux poches mieux garnies, s'arrêterait à l'auberge de la Truche, et alors il trouverait bien le moyen de le retenir pour la nuit. Mais pour cela, il fallait avoir au moins une chambre convenable à offrir. Pour atteindre ce but, il entreprit d'utiliser la buanderie qui se trouvait derrière le corps du logis.

Sous le plancher de cette pièce, il y avait une sorte de puit naturel, dans lequel, aux jours d'orage, venaient s'engouffrer les eaux des terrains supérieurs ; et pour la commodité des gens de la maison, on avait pratiqué dans ce plancher une large trappe, au moyen de laquelle on pouvait se débarrasser des eaux de lessive.

Pierre Bytier, ayant remarqué cette trappe, se garda bien de la faire disparaître ; mais, pour la dissimuler, il installa au-dessus une sorte de bois de lit, qu'il confectionna avec quelques planches de chêne trouvées derrière la mesure, et transforma ainsi l'ancienne buanderie en chambre à coucher.

Un soir du mois de septembre, à l'époque où Marcel venait d'écrire à Marguerite la lettre dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, il vit s'arrêter devant sa porte un voyageur de commerce, dont le cheval, par suite du mauvais état du sentier, venait de perdre l'un de ses fers. Dans l'impossibilité de continuer sa route, l'étranger demanda à Marcel s'il ne pouvait pas lui donner l'hospitalité jusqu'au lendemain, à lui et à sa monture. L'aubergiste allait répondre négativement, quand Bytier, sortant de l'écurie où il était caché, se précipita sur la porte, et, coupant la parole à son camarade, dit au cavalier,

Notre petite auberge, Monseigneur, n'est qu'à ses débuts, et nous ne sommes pas encore approvisionnés pour recevoir convenablement des voyageurs de haute lignée. Mais si vous n'êtes pas trop difficile, nous avons un bon lit de paille fraîche, sur lequel vous pourriez reposer tranquillement. Quant au cheval, je me charge de le soigner au mieux ; je passerais moi-même la nuit à l'écurie, afin qu'il ne lui

arrive pas d'accident ; et demain matin, on ira quérir le maréchal-ferrant de Fesches-le-Pré.

Bien qu'un lit de paille ne fût pas de nature à satisfaire entièrement l'étranger, il jugea que le parti le plus prudent était d'accepter l'offre de Bytier. Toutefois, avant de laisser conduire son cheval à l'écurie, il détacha sa valise en recommandant à Marcel de la déposer près de son lit, parce que, ajouta-t-il, il ne s'en séparait jamais.

Après avoir pris un peu de nourriture et vidé un pot de bière, le commis-voyageur demanda à passer dans sa chambre, prétextant qu'il était fatigué et que, s'il ne s'endormait pas immédiatement, il avait en poche la *Gazette burlesque* qu'il achèverait de lire en se reposant.



Quant Marcel se réveilla le lendemain matin, tout avait disparu, le voyageur, le cheval et même Bytier.

Ne pouvant s'expliquer les motifs de cette fuite si précipitée, l'aubergiste se mit à parcourir la maison en tous sens. Soudain ses yeux s'arrêtaient sur un petit sac de cuir placé à côté d'un papier plié en quatre. Saisissant d'une main fiévreuse le billet qui devait lui dévoiler le mystère, il y lit ces mots :

« Prends ces trente louis d'or, c'est ta part, mais surtout, si la maréchaussée descend chez toi, n'oublie pas que tu n'as vu ni cheval, ni voyageur : il y va de ta tête ! »

Terrible fut l'effet causé par cette révélation. Marcel tomba sur un siège et, durant plus d'une heure, demeura bouche bée, les yeux hagards, semblable à un homme pétrifié.

Revenu à lui-même, il reprit ses investigations dans tous les coins et recoins de la masure, afin de découvrir le cadavre du commis-voyageur. Rien, absolument rien, pas même une poignée de terre fraîchement remuée.

Dans la chambre à coucher, tout était en ordre, si ce n'est que la couverture du lit avait disparu, et que la paille paraissait n'avoir pas même été pressée ; à l'écurie rien d'insolite ; plus aucune trace du cheval.

A bout de recherches, l'aubergiste revint auprès du trésor et l'examina longuement. Accepter cet or, c'était se rendre complice d'un crime ; avertir la police, c'était trahir un ami, et peut-être s'exposer lui-même à subir la peine capitale.

Après mûre réflexion, il prend le sachet et va l'enfuir sus la dalle de l'écurie, en se promettant bien de garder un silence éternel sur ce qui s'était passé.

Jusqu'à la fin de la journée, Marcel, en proie à une vague inquiétude continua ses recherches autour de sa maison et dans les bois voisins ; et, le soir il se coucha fort tard. Accablé par les émotions auxquelles il était en proie depuis le matin, il finit par s'endormir, mais d'un sommeil lourd et fiévreux, pendant lequel les visions les plus terribles venaient à chaque instant l'éveiller en sursaut.

Ce fut précisément le lendemain que la justice fit irruption dans la nouvelle auberge de la Truche.

Nous avons dit au commencement de ce récit sur quel indice accusateur Marcel était mis en état d'arrestation. Toutefois faute de preuves plus, à la suite d'une démarche faite par l'abbé Antoine auprès des juges de Belfort, l'aubergiste fut remis en liberté.

Dès qu'il fut sorti de prison, il eut une entrevue avec son beau-frère, et lui expliqua les motifs qui l'avaient déterminé à établir une petite auberge au milieu du bois de la Truche. C'était d'abord l'absence de Marguerite qu'il avait espéré retrouver à Grandvillars et qui prolongeait son séjour à Nice ; c'était ensuite le tremblement qui lui était resté dans la main à la suite d'un accident, dont il avait été victime à Paris, et qui ne lui permettait pas de rentrer dans une usine.

- C'est vrai, ajouta-t-il, que cette mesure ne m'appartient pas ; mais la trouvant abandonnée et presque en ruines, j'ai pensé que le Conservateur des eaux et forêts serait enchanté de la voir restaurée sans qu'il en coûtât un liard au Trésor royal.

Confiant dans les bonnes dispositions de son beau-frère, l'abbé Antoine lui promit de lui faire sous peu une visite à l'auberge de la Truche. En effet quelques jours plus tard le charitable ecclésiastique arrivait chez Marcel, sortant dans la poche de sa soutane, un contrat en bonne et due forme, concédant « au sieur Marcel, pour cinq années consécutives, l'ancienne habitation du garde, et cela à la seule condition de la réparer et de l'entretenir en bon état. »

Mais ce n'était pas la seule surprise que le bon abbé réservait ce jour-là au mari de sa sœur. Sur la fin du repas, le voyant en proie à de sombres pensées, il lui dit d'un ton affectueux :

- Allons, mon cher Marcel, tu te laisses abattre comme une fillette ! je devine ta préoccupation : tu regrettes de n'avoir pas à tes côtés ta femme et ta fille ! Mais oublies-tu que la Providence veille sur nous et qu'elle sait, quand elle le juge à propos, ramener les absents au foyer !
- Hélas ! répondit l'aubergiste, ce bonheur dont tu me parles, ne sera peut-être plus jamais le mien ; je m'en suis rendu indigne.
- Pourtant tes vœux sont sur le point de se réaliser. Marguerite va reprendre le chemin de Grandvillars...
- Pour repartir bientôt ?
- Non, pour venir te rejoindre et passer le reste de ses jours avec toi. Je lui demandais, dans ma dernière lettre, si elle éprouvait de la répugnance à se mettre à la tête de ton

modeste établissement. Voici sa réponse : « Ma place est auprès de mon mari ; Marcel peut compter sur moi pour la fin de novembre. »

- Bonne et chère Marguerite ! s'écria l'aubergiste, je serais un misérable si je lui causais désormais le moindre chagrin !... Mais je crains encore que Mme de Peseux ne consente pas à s'en séparer.
- Mme de Peseux est morte, il y a une dizaine de jours. Marguerite va ramener Georgette à son père et ta petite Odile viendra habiter ta maison avec sa mère.
- Merci ! mon Dieu ! Je pourrais donc encore vivre des jours heureux !...

Quelques semaines plus tard, trois voyageurs descendaient dans la cour du château de Grandvillars. M. Peseux paraissait sur le seuil de sa demeure, et l'une des trois étrangères, grande jeune fille de treize à quatorze ans, s'élançait dans ses bras en pleurant.

C'était Georgette qui venait chercher auprès de son tendre père, un adoucissement à la douleur qu'elle éprouvait de la perte de sa mère.

Marguerite et Odile, après quelques instants de repos chez M. de Peseux, voulurent se diriger vers l'auberge de la Truche. Le père de Georgette ayant essayé, mais en vain, de les retenir jusqu'au lendemain matin, les fit conduire en voiture ; et le soir, à six heures environ, les deux voyageurs frappaient à la porte de l'auberge.

Nous n'essaierons pas de peindre la scène attendrissante qui accompagnât la première entrevue de Marcel avec son épouse et sa fille. Enlacés dans une mutuelle étreinte, ils ne purent se saluer que par des larmes de joie ; et ce ne fut que plusieurs minutes après que Marguerite, rompant ce silence solennel, mais plein d'éloquence, put enfin déclarer à son époux que désormais, ni sa fille, ni elle ne l'abandonneraient.

Marcel n'avait jamais goûté de bonheur plus doux. La vue de sa chère Odile surtout le rendait muet de contentement et de joie. Il l'avait quittée petit enfant à la mamelle, et il la retrouvait grande et gracieuse jeune fille de quinze ans ! Le cœur seul d'un père qui a été, pendant de longues années, séparé d'un enfant chéri et qui le retrouve subitement, pourra comprendre les émotions de Marcel en ce moment solennel ou sa jeune Odile se jeta à son cou en l'appelant son père bien-aimé !

Cependant Melle de Peseux avait conçu pour sa sœur de lait un véritable attachement. Aussi, avant de consentir à s'en séparer, elle avait exigé de son père la promesse qu'il lui laisserait voir Odile au moins une fois chaque semaine. Il avait donc été convenu que Marguerite amènerait chaque dimanche sa fille au château de Grandvillars.

Durant les premières semaines qui suivirent le retour de Marguerite et d'Odile, Marcel paraissait triste et préoccupé ; la pensée du drame mystérieux et terrible qui s'était passé sous son toit,

obsédait continuellement son esprit. Son épouse qui attribuait cette tristesse aux reproches qu'il s'adressait intérieurement sur sa conduite passée, s'efforçait de le distraire en lui assurant qu'elle était actuellement la plus heureuse des femmes.

Insensiblement les idées noires, qui tourmentaient le pauvre aubergiste de la Truche, firent placées à d'autres préoccupations. Odile allait être en âge de s'établir, et il fallait songer à lui procurer une dot convenable. Plu d'une fois, 'est vrai, il eut la tentation de s'approprier la somme d'argent que lui avait laissée Pierre Bytier au moment de son départ ; mais chaque fois il repoussait cette pensée avec un frisson d'horreur.

Deux ans déjà s'étaient écoulés depuis le retour de Marguerite quand, un soir elle se trouvait seule avec Marcel au coin du feu, elle lui dit tout à coup :

- Songe-tu, Marcel, que notre fille sera bientôt bonne à marier ?
- En effet elle ne tardera pas à avoir dix-huit ans.
- Quel malheur que nous n'ayons pas de quoi lui faire une dot !
- Mais, ma chère Marguerite, notre Odile n'est-elle pas assez jolie fille pour trouver un époux qui ne regardera pas à la fortune ?
- Oui, reprit en soupirant Marguerite, si celui qui la cherche en mariage n'écoute que son cœur ; mais...
- Mais ?
- Oui mais... s'il a des parents ambitieux ?
- Explique-toi, Marguerite ; quelqu'un aurait-il des vues dur Odile ?
- Le père Fridolin, le caissier de M. de Peseux ?
- Précisément !... Le jeune homme a rencontré Odile au château et a déclaré à son père qu'il n'aurait jamais d'autre épouse qu'elle. Mais M. Fridolin a répondu que si notre fille n'avait pas de dot, il ne consentirait jamais à ce mariage.

Le front de Marcel se plissa, et son visage devint soucieux :

- Eh bien ! s'écria-t-il au bout d'un instant qu'ils s'en aillent à tous les diables, le fils comme le père. Je ne me soucie pas de gens pareils, qui veulent faire passer l'argent avant tout.
- C'est facile à dire, mon cher Marcel ; mais notre fille en mourra de chagrin !...

Cette révélation inattendue, plongea, durant quelques instants, l'aubergiste dans un morne silence. Un violent combat se livrait dans son âme entre l'amour paternel et la voix de la conscience. Tout à coup il se lève en s'écriant :

- Eh bien ! dis au fils du père Fridolin qu'il vienne me demander la main de ma fille ; je me charge de la dot.

Aussitôt il quitta la salle et cinq minutes après, il entra et déposait entre les mains de sa femme une poignée d'or, dont il refusa d'expliquer la provenance.

Ce ne fut que quelques jours plus tard et sur les instances réitérées de Marguerite, qu'il lui déclara qu'il n'était pas revenu de Paris les mains vides ; mais que la pensée de l'établissement futur de sa fille l'avait engagé à garder le secret et à ne produire le fruit de ses épargnes qu'au moment opportun.

Marguerite ne soupçonna pas un seul instant que son mari la trompait ; elle bénit la Providence qui lui avait procuré le moyen de faire le bonheur de sa chère Odile.

Toutefois cette mauvaise action de Marcel devait lui attirer de nouveaux malheurs. Il en avait même le pressentiment, car à partir de ce jour-là son caractère changea visiblement, et les caresses de sa fille étaient impuissantes à dissiper les sombres pensées qui l'assaillaient sans cesse.

Son beau-frère qui était alors curé de Dampjeutin, dans le doyenné de Granges, venait le voir souvent. Comprenant que Marcel ne devait pas avoir la conscience tranquille, il s'efforçait de lui rendre la confiance en Dieu, en lui parlant des nombreux pénitents qui venaient journellement chercher auprès de lui un soulagement à leurs souffrances morales. Il lui déclara même un jour ouvertement que l'unique moyen de retrouver la paix et le bonheur était de s'approcher du saint tribunal. Mais l'aubergiste, retenu par une fausse honte, garda le silence et ne tint aucun compte des conseils de l'abbé Antoine.

Hélas ! le pauvre malheureux sentait bien que s'il se confessait, il serait obligé de se dessaisir du bien mal acquis ; et il n'avait pas le courage de s'imposer ce sacrifice, qui entraînerait pour Odile l'effondrement de toutes ses espérances. Que de pauvres pécheurs sentent, comme lui, qu'une bonne confession pourrait leur rendre la paix du cœur, et qui n'ont pas de suivre les inspirations de la grâce.

Un jour cependant, Marcel était sur le point de partir pour Grandvillars, avec l'intention arrêtée de se jeter aux pieds de l'abbé Tourtelier et de remettre entre ses mains le sac d'écus, dont la présence lui était devenue insupportable, quand une visite inattendue lui fit séjourner encore son projet.

C'était le fiancé d'Odile qui venait faire connaissance avec son futur beau-père, et le remercier du sacrifice qu'il était disposé à faire en faveur de sa fille.

L'aubergiste n'osa pas le désabuser, et le démon redoubla d'astuce pour lui persuader qu'il ne devait pas sacrifier le bonheur d'Odile. Il fut donc convenu que le mariage aurait lieu vers la fin d'octobre.



CHAPITRE V

Mort de Marguerite

Marguerite et sa fille continuaient d'aller passer la journée du dimanche au château de Grandvillars. Elles partaient le samedi soir et ne rentraient à l'auberge de la Truche que le lundi matin.

Or un dimanche de septembre, Marcel, seul au logis, venait de fermer son auberge et se disposait à prendre son repos, quand il entendit frapper à la porte. Pensant que c'était sans doute quelque voyageur attardé, il se hâta d'ouvrir, et vis devant lui un homme déguenillé, la tête à moitié couverte par un large bandeau noir.

L'étranger entra sans frapper, s'assit près de la table et pria l'hôtelier de lui servir à souper. Au bout de quelques instants, s'étant assuré qu'il était bien seul avec Marcel, il enleva son bandeau et fixant l'aubergiste :

- Me reconnais-tu ? lui dit-il.
- Comment ! C'est encore toi, Pierre ? s'écria Marcel en reculant de deux pas.
- Oui en chair et en os, s'il te plait ! ricana Bytier. Du reste, si je viens te revoir, c'est pour te faire une proposition, qui ne peut que t'être agréable.

A moitié rassuré par ces paroles, Marcel alla chercher une bouteille de vin de Matay (aujourd'hui Mathay), et voulut s'asseoir près de son ancien associé. Toutefois Bytier lui proposa de passer dans la pièce qui avait servi autrefois de buanderie, afin d'être plus tranquilles pour causer, dans le cas où quelque voyageur viendrait à entrer. Ils se redirent donc dans cette pièce, que Marguerite, depuis son retour, avait transformée en une jolie chambre à coucher ; et la conversation ne tarda pas à s'engager sur le passé et sur la situation actuelle de l'auberge de la Truche. Marcel, dont la langue se déliait comme par enchantement à mesure que Pierre Bytier lui versait à boire, raconta que grâce à l'argent que son ami lui avait laissé au moment de son départ, il avait trouvé un bon parti à sa fille et que le mariage allait se célébrer dans quelques semaines.

- Eh bien ! lui dit Bytier, puisque ta fille va te quitter, veux-tu me prendre pour garçon d'écurie ?
- Comme garçon d'écurie ! Mais tu plaisante ?
- Pas du tout. C'est très sérieux. Du reste, ajouta-t-il à voix basse, j'ai besoin de refaire ma fortune...
- Faire fortune en servant comme garçon d'écurie ? Mais tu n'y songes pas !
- Pourquoi pas ? Ne suis-je pas expert dans mon métier ? Ne te rappelles-tu pas du reste que je sais profiter des occasions ?

- Eh ! oui, répliqua étourdiment Marcel, ce commis voyageur en bijouterie, qui a eu la maladresse de me laisser sa Gazette. Mais à propos, qu'as-tu fait de son cadavre ?
- Que t'importe. Contente-toi d'avoir eu ta part du magot. N'est-ce pas cet argent qui va te servir à doter ta fille ?

Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'un sourd gémissement se faisait entendre au dehors.

- Mille bombes ! s'écria Bytier en s'armant d'un poignard ; quelqu'un nous écoute ; nous sommes perdus !

Il s'élança dans la cour, mais ne vit personne. Après avoir exploré les alentours de la maison, il rentra, s'assit de nouveau et continue :

- Je me suis trompé, heureusement ! Mais tâche de tenir la langue, si tu ne veux pas nous compromettre tous deux. C'est donc entendu : je suis désormais ton garçon d'écurie ; mais rappelle-toi que ton nouveau domestique s'appelle Laurent tout court.

Quand Bytier se fut retiré à l'écurie où il devait, comme par le passé, coucher sur une botte de paille, Marcel rentra dans ses appartements, et ne fut pas peu surpris de voir, assis près de la table le fils ou père Fridolin le fiancé d'Odile.

- Bonsoir, papa Marcel, lui dit celui-ci en s'avançant à sa rencontre ; il y a longtemps que je vous attends.
- Comment vous trouvez-vous ici à une pareille heure ?
- Odile s'étant décidée à rester quelques jours au château pour tenir compagnie à Georgette pendant les fêtes du village, sa mère a voulu s'en venir ce soir, et j'ai tenu à l'accompagner. Mais à peine arrivée, la voilà qui s'est prise d'un malaise subit.
- Ma femme ?
- Oui ; et ne vous trouvant pas elle s'est mise à votre recherche, elle est revenue pâle comme la mort en prononçant des mots incohérents que je n'ai pu comprendre. Je l'ai conduite dans sa chambre, et elle m'a demandé de la laisser seule. Je n'ai pas cru devoir insister ; mais d'un autre côté, je n'ai pas voulu repartir contre Grandvillars avant votre retour ; car si vous voyez qu'il soit nécessaire de faire querir un médecin, je partirais pour Beaucourt.

Marcel, subitement dégrisé par cette révélation, s'élança dans la chambre de sa femme, et quand, au bout d'un quart d'heure, il revint dans la salle où l'attendait Jean, il était horriblement changé ; il semblait vieilli de dix ans.

- Madame Marguerite irait-elle plus mal ? demanda le jeune homme.
- Non répondit l'aubergiste ; mais elle est fatiguée ; elle a besoin de repos. Toutefois, mon cher ami, ne dites rien à Odile, afin

de ne pas la tourmenter. J'espère qu'à son retour, sa mère sera complètement rétablie.

Le fils du père Fridolin prit alors congé de Marcel, et celui-ci remonta dans la chambre de sa femme. Durant deux jours et trois nuits, il veilla seul auprès de la malade, lui prodiguant les soins les plus empressés. Mais hélas ! la pauvre femme ne devait pas survivre au coup terrible qui l'avait frappée. Le crime, dont Marcel s'était rendu moralement complice n'était plus pour elle un mystère. Continuellement en proie au délire, en repoussant son époux :

- Assassin ! assassin !

Elle succomba le matin du troisième jour ; et Odile, que son père avait à dessein négligé d'avertir, apprit à la fois la maladie et la mort de sa mère.

Cette mort prématurée de Marguerite, cette mort dont Marcel sentait trop bien qu'il était la cause, plongea le malheureux père dans un violent chagrin, et à partir de ce moment, il se livre d'une manière désordonnée à tous les excès de la plus honteuse débauche, cherchant à dissiper, dans les fumées de l'alcool, les sombres pensées qui l'assaillaient nuit et jour. Ni les pressantes sollicitations de l'abbé Antoine, ni les reproches affectueux d'Odile n'eurent le pouvoir de le corriger.

La jeune fille avait souvent entendu parler de Pierre Bytier, mais elle ne le connaissait pas de vue. De son côté, l'abbé Antoine avait complètement oublié les traits du jeune garnement d'autrefois ; et si, depuis, il l'avait entrevu une fois, c'était à la cure de Blamont, où il avait eu à peine le temps de le dévisager.

Ils ne se défiaient donc ni l'un ni l'autre qu'ils avaient auprès d'eux l'homme néfaste, dont ils ne prononçaient le nom qu'avec dégoût ; mais l'un et l'autre éprouvaient pour ce garçon d'écurie une répulsion instinctive, qui les avait poussés plus d'une fois à demander à Marcel son envoi.

Un jour que l'aubergiste, sur les instances de son beau-frère et de sa fille, s'était enfin décidé à renvoyer Bytier, celui-ci l'attira dans l'ancienne buanderie, et, soulevant la trappe du puisard, d'où exhalait une odeur fétide :

- Si tu persiste, lui dit-il, à me renvoyer de la maison, je te dénonce, et tu essayeras de te tirer d'affaire. Regarde au fond de cet abîme, tu verras les restes d'un cadavre. Ce cadavre est celui du voyageur dont nous avons partagé les dépouilles.

Comme Marcel reculait d'horreur, l'ancien força ajouta :

- Eh bien ! maintenant, mets-moi à la porte si tu l'oses !



CHAPITRE VI

Dénouement

Odile venait d'atteindre sa dix-neuvième année, et l'on ne parlait plus de son mariage. C'est que depuis la mort de Marguerite, il s'était passé bien des événements... M. de Peseux n'avait pu survivre à son épouse, et son caissier, le père Fridolin, qui tout d'abord avait consenti au mariage de son fils avec la sœur de lait de Georgette, ne paraissait plus être dans les mêmes dispositions. Il avait reporté ses vues sur la fille de son ancien patron, et pour donner au jeune homme le temps d'oublier ses engagements à l'égard d'Odile, il l'avait envoyé à Paris à l'École des Arts et Métiers.

En apprenant les projets de celui qu'elle regardait déjà comme son futur beau-père, la fille de Marcel en fut profondément affectée. Et malgré l'assurance que lui donnait Georgette qu'elle ne l'aurait jamais pour rivale, elle se disait avec amertume qu'un jour ou l'autre elle serait sacrifiée. L'idée qu'une autre aurait en partage le bonheur qu'on lui avait fait entrevoir, lui déchira le cœur, et, à partir de ce moment, une tristesse profonde se répandit sur son front.

Marcel, ne comprenant point le motif du chagrin qui minait son enfant, se reprochait intérieurement d'en être la cause ; et sous le poids des remords qui l'accablaient depuis plusieurs mois, il s'était enfin décidé de changer sa conduite, et à déposer aux pieds d'un prêtre le fardeau qui pesait sur son cœur. La grâce allait donc enfin triompher de cette nature si longtemps rebelle et indécise !...

Mais le démon ne se donnait pas pour vaincu. Au moment où Marcel se mettait en route pour Dampjeutin, Bytier l'accosta en lui disant ;

- Il semble mon vieux, que tu me délaisses depuis quelques jours. Ne sommes-nous plus amis ?
- Toujours, répondit l'aubergiste troublé de cette rencontre inopportune ; mais la santé de ma fille m'inquiète. Je crains que le chagrin la conduise insensiblement à la tombe.
- Et que penses-tu faire ?
- Elle rougit de son père ; voilà, j'en suis sûr, la cause de sa mélancolie...
- Comment ! tu t'imagines des choses semblables ! Tu ignores donc la vraie cause de sa tristesse !
- Y en a-t-il une autre que ma mauvaise conduite ?
- En réalité, mon cher, tu es le seul à ne pas savoir que le fils du père Fridolin a abandonné ses projets de mariage avec Odile, pour reporter ses vues sur la demoiselle du château.

- Pas possible !... Georgette s'est faite la rivale de mon enfant ?
- Tu peux en être persuadé. Et voilà la seule cause du chagrin qui dévore depuis quelque temps le cœur de ta chère Odile.

A ce moment, Marcel éprouva un mouvement convulsif, et laissa échapper un cri de colère violente contre Melle de Peseux. Bytier profita aussitôt de ces dispositions pour proposer à son associé l'idée d'un nouveau crime.

- Si tu veux assurer le bonheur de ta fille, reprit-il, il n'y a qu'un moyen, c'est de faire disparaître sa rivale.
- Allons ! bien ! te voilà encore avec tes projets de meurtres !
- Alors, si tu préfères de voir Mademoiselle de Peseux partir pour Paris, où elle doit retrouver son amant, et la pauvre Odile de chagrin...
- Et que penses-tu donc faire ?
- Ti sais que Georgette, avant de partir pour la capitale, a promis de venir passer une journée avec ta fille. Laisse-la venir, et je me charge de lui faire abandonner ses projets de mariage avec celui qui a juré fidélité à la chère Odile.

Marcel, en proie à une sorte de délire, s'écria en s'éloignant :

- Fais ce que tu voudras !

Au lieu d'aller trouver son beau-frère à Dampjeutin, le pauvre aubergiste se mit à parcourir les bois environnants, en proie à un ressentiment violent contre la fille du château et contre la société toute entière ? Il ne rentra chez lui que bien tard dans la soirée, et se retira dans sa chambre sans vouloir prendre aucune nourriture.

Quelques jours plus tard, une voiture s'arrêta devant l'auberge de la Truche. Mademoiselle de Peseux en sortait accompagnée d'une suivante, et tomba dans les bras de sa sœur de lait, qui, après l'avoir reçue avec une froideur à peine dissimulée, finit bien vite à lui témoigner des marques d'affection et de confiance. C'est vrai que Georgette venait de lui rendre l'espoir en lui déclarant qu'elle voulait contribuer à assurer son bonheur et à préparer son mariage avec le fils de l'ancien caissier. Ayant appris en effet que celui-ci hésitait à donner son consentement, parce que Odile n'avait qu'une fortune bien modeste, elle venait d'offrir gracieusement à son amie une somme de mille écus, pour constituer sa dot. Devant ces marques d'amitié et de dévouement, la fille de Marcel sentit ses craintes s'évanouir, et se reprit à l'espoir d'avoir pour époux celui à qui elle avait voué toutes les affections de son cœur.

Au bout de quelques instants tous ses doutes avaient disparus : la joie brillait sur son visage, et ses yeux, la veille encore ternes et langoureux, avaient retrouvés leur éclat ordinaire.

Georgette, désireuse de rester seule avec son amie, renvoya son cocher et la femme de chambre, en leur recommandant de venir la reprendre le lendemain soir.

Quelques instants plus tard, Marcel rentra d'une course qu'il venait de faire dans le bois et trouva les deux jeunes filles toutes radieuses. En quelques mots, Odile mis son père au courant de l'heureuse nouvelle, et bientôt la joie la plus franche régna dans l'appartement où ils étaient réunis. L'aubergiste, au comble du bonheur à la vue de sa fille qui semblait renaitre à la vie, avait complètement oublié la conversation qu'il avait eu, trois jours auparavant, avec son garçon d'écurie. Le soir on parla longuement des projets d'avenir ; la veillée se prolongea bien avant dans la nuit ; et quand Georgette demanda la permission d'aller prendre son repos, Marcel monta dans sa chambre, pendant qu'Odile conduisait son amie dans l'appartement qui lui était réservé, c'est-à-dire dans l'ancienne buanderie, transformée comme nous l'avons dit, en une chambre modeste, c'est vrai, mais où brillait l'ordre et la propreté.

Pierre Bytier s'était chargé le soir de préparer le lit et de disposer sur une petite console la valise de Melle de Peseux, qui devait, pensait-il contenir une somme d'argent « assez rondelette », puisque Georgette lui avait recommandé de la mettre « près de son lit ».

Au moment de souhaiter la bonne nuit à Marcel, les deux jeunes filles, qui avaient encore tant de choses à se dire avant de se séparer peut être pour longtemps, lui avaient demandé la permission de coucher ensemble, afin de pouvoir continuer leurs confidences. L'heureux père avait consenti bien volontiers à une demande si légitime, et était allé lui-même prendre son repos.

Cependant Bytier qui, d'un coin de la cour, avait l'oreille au guet et épiait le moment où la jeune fille serait seule dans sa chambre, laissa échapper un soupir de contentement en voyant disparaître la lumière qui brillait à travers les rideaux.

- Enfin, murmura-t-il, la voilà sur son tombeau ! Elle peut faire son acte de contrition !

Rentrant aussitôt dans l'écurie, il attend quelque temps afin de laisser tout le monde s'endormir profondément. Ne percevant plus aucun bruit, il porta tout à coup la main à un anneau dissimulé dans une encoignure et la tira d'un bras vigoureux. Au même instant, un cri aigu se fit entendre, puis un bruit sourd, et tout rentra dans le silence.

- Maintenant, se dit-il, sa fortune est à moi ! Hâtons-nous, et bonsoir Marcel !

Le bandit se dirigea en effet vers la chambre de Melle de Peseux pour enlever la valise, objet de ses convoitises, quand tout à coup il se trouva face à face avec l'aubergiste. Celui-ci, éveillé en sursaut par le bruit qu'il venait d'entendre, s'était levé précipitamment et courait à la chambre de jeunes filles, l'esprit affolé et le cœur partagé entre la crainte d'un malheur et l'espoir de s'être trompé.

- Qu'y a-t-il donc ? s'écria Marcel en apercevant son garçon d'écurie.

Celui-ci s'arrêta interdit. Puis reprenant aussitôt son sang-froid :

- Eh bien ! mon vieil ami, dit-il d'un ton cynique, tu vas me remercier crânement. Ta fille est débarrassée de sa rivale ; et en outre, elle pourra maintenant se présenter au fils du père Fridolin avec une jolie petite fortune, car la valise de Melle de Peseux est passablement lourde. Si tu es d'avis, nous allons partager le magot avant qu'Odile s'éveille.

Un frisson d'horreur parcourut les membres de Marcel. Il était là, debout, comme pétrifié devant le cynisme de son farouche camarade. Celui-ci profitant de l'état d'anéantissement où il le voyait, se dirigea de nouveau vers l'ancienne buanderie, dont il fit sauter la porte d'un vigoureux coup d'épaule. Marcel le suivit machinalement et sans proférer un mot. Semblable à un somnambule, il entra dans l'appartement fatal, s'avança dans l'obscurité, s'arrêta, regarda sans rien voir, hésita un instant, et tout tremblant porta la main en avant pour arracher le lit des deux jeunes filles !... Horreur ! La place était vide !...

Celui qui aurait pu voir à ce moment-là cet infortuné, pâle comme un linceul, roide comme une statue, les yeux grands ouverts dans l'obscurité de la nuit, on se serait cru en présence d'un cadavre retenu, dans la position verticale, par une présence mystérieuse et invisible.

Marcel pensait. Il se demandait s'il ne rêvait pas ; il cherchait à s'illusionner sur la triste réalité. Puis convaincu qu'il était parfaitement éveillé, il se représentait les circonstances de drame épouvantable qui venait de se dérouler. Pierre Bytier avait, au moyen de tiges de fer reliées les unes aux autres par des anneaux, construit un mécanisme ingénieux, qui lui avait permis, depuis l'écurie, de faire tomber la trappe qui recouvrait le puisard, et sur lequel était fixé le lit destiné aux étrangers.

En relevant la trappe, le bois du lit reprenait sa place habituelle. Mais Bytier, surpris par l'aubergiste au moment où il courait à la chambre d'honneur, n'ayant pas eu le temps de remonter le mécanisme ; et voilà pourquoi Marcel se trouvait en face d'un trou béant.

Un instant, l'infortuné père eut l'idée de se précipiter dans l'abîme. Mais se reprenant tout à coup, il sortit de la chambre et criant :

- Malédiction au misérable assassin de mon enfant !



Quand, le soir, le cocher de Melle de Peseux arriva à l'auberge de la Truche pour emmener sa jeune maîtresse, la maison était déserte. Ne comprenant rien à ce mystère, il attendit quelque temps, en ne voyant venir personne, il retourna à Grandvillars.

Quelques jours plus tard, les agents de la maréchaussée de Russey arrêtés au Mémont, petit village perdu au milieu des hautes montagnes de baillage de Besançon, un individu qui semblait avoir perdu la raison, et qui, un couteau à la main, parcourait les champs et les bois comme un furieux, à la piste d'un fantôme. A toutes les questions qu'on lui posait, il ne répondait que ces mots : « Maudit soit l'assassin de ma fille ! Maudit soit le misérable assassin ! ».

Un petit billet trouvé dans la poche de son habit, et sur lequel on put lire ces mots : « Morvillars le 15 mai 1776... », permit à la justice de reconduire le pauvre fou à Belfort d'abord, puis à l'auberge de la Truche.

Arrivé devant cette demeure qu'il regardait d'un œil hagard, il sembla retrouver un instant sa lucidité d'esprit. Tout à coup, se dégageant des mains de ces gardiens, il se précipita vers l'ancienne buanderie en criant : « Mon enfant ! Oh mon enfant ! Misérable bandit ! Infâme Bytier !... ».

En poussant ces exclamations, il était tombé à genoux près du lit, et cherchait à ouvrir la trappe placée en dessous.

Aussitôt le procureur royal présent à cette scène, fit examiner cette trappe que personne n'avait encore remarquée ; et dès qu'elle fut trouvée, on sonda le puisard.

Quelques instants plus tard, on ramenait, outre les cadavres des deux jeunes filles, le squelette d'un homme qu'on devine être celui du commis voyageur en bijouterie disparu depuis cinq ans.

Le mystère ne tarda pas à s'éclaircir. Grâce aux renseignements fournis par l'abbé Antoine sur l'individu dont Marcel prononçait le nom avec malédiction, on reconnut que le misérable Bytier, après avoir fait disparaître le voyageur de commerce pour s'approprier ses valeurs, avait voulu se défaire encore de Melle de Peseux, pour s'emparer de la valise, où il croyait trouver une fortune. Une méprise avait dû faire partager à Odile le malheureux sort de son amie ; et c'est ce qui explique pourquoi Marcel, en apprenant cette catastrophe, était devenu fou de douleur, et s'était élancé à la poursuite de l'assassin.

Bytier, après le départ précipité de l'aubergiste, avait relevé la trappe afin de dépister la maréchaussée, et abandonnant à quelques centaines de mètres de la maison, la valise dans laquelle il n'avait trouvé, en réalité, que des objets de voyage, il était parti pour la Suisse.

Deux mois plus tard, surpris par des agents de police dans un chalet où il se cachait, il fut ramené à Belfort, où il expia sur l'échafaud les nombreux crimes, dont sa vie avait été une suite ininterrompue.

Quant à Marcel, recueilli par l'abbé Antoine, il vécut encore quelques années. Quelques heures avant sa mort, il recouvra l'usage de sa raison, et témoigna toute l'horreur que lui causait le souvenir de sa vie coupable. Son beau-frère eut la consolation avant de recevoir son dernier soupir, de le réconcilier avec Dieu et avec lui-même, et de le voir expirer dans les sentiments de la foi la plus vive et la plus sincère.

